

Rouda, Les Mots nus

Paris, Liana Levi, 2022, 160 p., 17 €.

Mustapha Harzoune

DANS **HOMMES & MIGRATIONS 2023/2 n° 1341**, PAGES 202 À 203

ÉDITIONS **MUSÉE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION**

ISSN 1142-852X

Date de mise en ligne : 06/07/2023

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-hommes-et-migrations-2023-2-page-202?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Musée de l'histoire de l'immigration.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Rouda, Les Mots nus

Paris, Liana Levi, 2022, 160 p., 17 €.

Mustapha Harzoune



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/15551>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.15551](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.15551)

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2023

Pagination : 202-203

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Rouda, Les Mots nus », *Hommes & migrations* [En ligne], 1341 | 2023, mis en ligne le 01 juillet 2023, consulté le 03 juillet 2023. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/15551> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.15551>

français qui s'installe et se met à l'expulser », la langue est comme une queue de lézard, une queue arrachée laisse place à une nouvelle queue. Alors, n'en déplaie à sa mère, « tant pis si je mute. Tant pis si je m'endors sur la neige du français ». Les mots, russes, français, un peu de yiddish s'entrechoquent, se jaugent, s'échangent, s'annihilent, obligent à des gymnastiques de sens et d'émotions. Mots et accents sont un champ de bataille, un rapport de classe où, dès la maternelle, Philippe et Polina, « le bègue et la Russe », campent le « lumpenprolétariat ». Il y a le blanc des mots (on pense à Assia Djebbar), les mots comme en exil, ces silences réservés à ceux qui ne sont plus là, les mots perdus de la grand-mère, les mots qui protègent, tiennent à distance... Parfois « J'ai le russe en rut » dit Polina en évoquant l'accent de sa mère, cet accent comparé au ventre d'une femme enceinte : « C'est l'en-dedans qui sort au-dehors [...]. On ne distingue pas bien le dedans du dehors. Alors parfois : Dis-nous quelque chose en russe. Impression qu'on te pose sur un tabouret et qu'on te demande de baisser ton froc. »

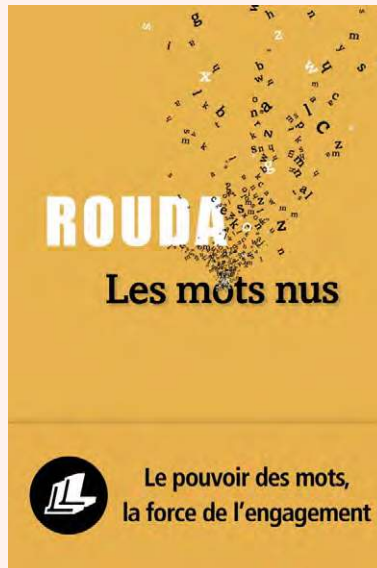
Et le meilleur : « Franchement si on se léchait les langues ça serait tellement mieux. Un bon baisodrome de langues ça détendrait tout le monde. » Comme ces références culturelles russes : linguistiques mais aussi culinaires, poétiques, littéraires et la chanson « Les Fenêtres de Moscou » chantée par Léonid Outiossov.

Au sortir du tribunal, la narratrice, plutôt nerveuse – à la différence du flegme paternel – enrage des propos de la procureure qui en prend pour son grade, et le lecteur en redemande ! Tant le style, alerte, embarque, sabre et se gausse. Les pages consacrées aux funérailles du grand-père ramassent, tel un feu d'artifice, ce style insolent et drôle. Le monde est absurde, il ne mérite que notre humour. ■

M. H.

Les Mots nus

Rouda, Paris, Liana Levi, 2022, 160 p., 17 €.



Rouda est un chanteur, rappeur, slameur, auteur-compositeur-interprète et poète. Depuis 2000, il est l'un des pionniers de la scène slam française, notamment en tant que membre fondateur du collectif 129H, collectif qui aide à diffuser la discipline y compris auprès des enfants. Ben, le narrateur des *Mots nus*, est né à Montreuil, comme son auteur, et comme lui, on le retrouve du côté de Ménilmontant. Le roman raconte la chronique d'un ado, « produit occidental » de banlieue, au fil des événements et des luttes sociales des décennies 1990 et 2000. Le tout livré sur fond d'une bande-son de première main où Wu-Tang Clan, NTM, MC Solaar croisent Gloria Gaynor, Cesária Évora ou Fairuz. Côté forme, il faut ajouter une chronologie des événements, petits et grands, s'appuyant sur une revue de presse particulièrement fouillée : depuis l'irruption des écrans plats et des ordinateurs de poche jusqu'aux questions géostratégiques mondiales – en passant par le FN et les émeutes de 2005 après la mort de Zyed et Bouna ou celles de 2007 à Villiers-le-Bel. Et il y a le

fond : Qui est français ? De quoi la banlieue est-elle le nom ? L'usage, ou non, de la violence ; les multiples rapports de domination, sans oublier l'amour et l'amitié. Tout cela est abordé de front, avec vigueur mais sans prêchi-prêcha. Enlevé, enjoué, tendre et militant.

L'histoire commence à Montreuil, dans le 93. Cité Ernest Labrousse – l'historien du comment naissent les révolutions – qui devient « La Brousse ». Ben, blond aux yeux bleus, crèche du côté de la résidence pavillonnaire. Bénéficiaire *in situ* de la protection des gitans, il est adopté par la cité voisine. Dévastés par la mort d'un enfant, ses parents se sont perdus. Cigarette pour l'une, alcool pour l'autre. Ben est proche de sa mère, la relation avec le père est plus difficile, malgré les silences et la distance – « c'est mieux de finir son assiette que de finir une phrase » –, une souterraine tendresse continue de lier le fils à son père.

Bon élève – « J'étais un vrai petit connard prétentieux. Un patron potentiel » –, Ben atterrit en fac à Paris. Un autre monde, où les filles étaient attirées par l'exotisme du gars de banlieue. Il rencontre deux amis, « le Corse » et « le Serbe », et l'amour. La métisse de mère bretonne et de père haïtien se prénomme Oriana. Tout pourrait couler pépère, entre petits trafics et grand amour dans une géographie précise : Belleville/ Ménilmontant, les bistros, celui du *Royal Mont-Cenis* (18^e) ou les *Folies de Belleville* tenu par Saadi, un vieux Kabyle.

Et puis Ben sera rattrapé par la banlieue, les émeutes toujours le ramènent à La Brousse... au point de devenir non pas le leader, mais le symbole, l'incarnation involontaire d'une révolte. Le bon élève, sorte d'écrivain public du collectif, participera à la rédaction du premier texte des habitants de La Brousse dans lequel, dans un climat d'émeutes, ils déclarent leur amour de la France. Des mots nus comme des mains nues. En vain. La

presse ne relaie pas et les politiques n'entendent pas. Quelle issue ?

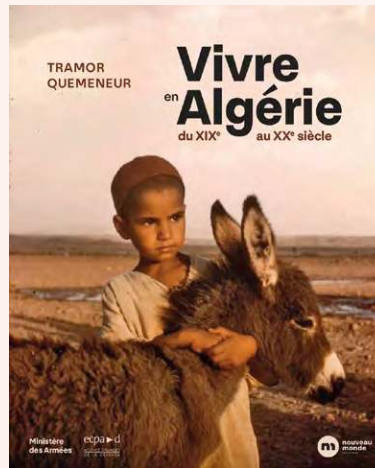
Rouda écrit avec une légèreté déconcertante sur des sujets sérieux. Le style n'est pas une mise à distance, mais une étreinte, affectueuse et sensible, portée par la rythmique du hip-hop, l'âme poétique, l'oralité des dialogues (les longues phrases du *Corse*, mordantes du *Serbe*, les échanges en prison...), et surtout la tendresse du ton. L'océan de fureurs et d'injustices, de révoltes et de chagrins muets, par Rouda ici déchaîné, pourrait tout emporter. Rouda ne tombe pas dans cet écueil. Une autre musique monte, celle par Oriana murmurée – « *on ne peut pas changer le monde, mais il faut tout faire pour qu'il ne nous change pas* » –, celle scandée par le sage Saadi – « *Faut pas être en colère* » – rappelant une autre sagesse portée par la mère dans *La Discrétion* de Faïza Guène.

Alors restent les mots, le champ lexical, comme un champ de bataille, une bataille qu'il faut mener pour se faire comprendre, qu'il faut gagner contre ceux qui souillent les mots (journalistes, politiques, rappers, footballeurs, « *mecs de stand-up* », pros des ateliers d'écriture, télé...). Gagner contre cette langue qui déshumanise, qui réduit au silence et prive de mots. Une langue d'acronymes, pour mieux tenir à distance, de mots absents qui trahissent « *ce qu'on a choisi d'oublier ; la misère et l'abandon, l'insalubrité et la stigmatisation* ». Rouda n'est pas un démagogue, mais un poète et un pédagogue, un transmetteur qui sait que mal nommer les choses ajoute de la misère au monde selon la formule camusienne. Alors oui, les mots plutôt que la violence, ou plutôt la violence par les mots, les mots comme armes de guerre. Il y a enfin ces autres mots, muets ceux-là : les mots de l'amour. Comme un autre champ de bataille. Contre soi-même cette fois. ■

M. H.

Vivre en Algérie du XIX^e au XX^e siècle,

Tramor Quemeneur, Paris, Nouveau monde éd., 2022, 288 p., 29,90 €



Tramor Quemeneur est historien, spécialiste de la colonisation et de la guerre d'Algérie, et membre de la commission Mémoires et vérité mise en place à la suite du « rapport Stora ». Il est l'auteur de *Vivre en Algérie du XIX^e au XX^e siècle*, un livre aux apparences d'album photo. En effet, pour ce nouveau projet, Tramor Quemeneur a travaillé avec la base de données photo du Partnership for the Conservation of Amazon Biodiversity (PCAB), ainsi que la Bibliothèque nationale de France et les Archives nationales, ce qui lui a permis d'avoir accès à un fonds photographique immense, nourri de collections publiques mais aussi privées jamais dévoilées au grand public.

Divisé en cinq temps, de la découverte de l'Algérie à l'indépendance en passant par la guerre, l'ouvrage présente des clichés photographiques qui racontent chacun une histoire, tout en suivant le processus de colonisation et de décolonisation du pays. Le but est simple : éviter la fibre orientaliste des cartes postales et de certaines photographies officielles. L'auteur invite à s'écarter

des visions fantasmées en recontextualisant les images : on ne sait pas toujours qui est derrière l'objectif et ce qu'il a bien voulu montrer. Les quelque 300 photos offrent des scènes de vie et du quotidien, illustrent les tensions coloniales à travers les à-côtés.

On découvre une catégorie que l'on oublie souvent finalement : la population, les personnes lambda qui sont prises entre deux feux. Les pieds-noirs, les Algériens vivent, travaillent dans les marchés et les épiceries, vont au café, font la fête. Les campagnes évoluent avec la colonisation, les villes aussi. Alger tient une place centrale dans l'ouvrage, l'auteur explique que l'arrivée par la baie en bateau marque les esprits de tous. À l'image des grandes découvertes, du rêve américain, le pays a émerveillé et offert de nouvelles promesses de richesse avec un « air de Far West ». La sélection de photos parvient à dessiner une Algérie au-delà de la guerre, au-delà des combats, et parvient à lier ces images à la réalité historique. Des photos en apparence anodines peuvent être chargées de sens, particulièrement dans le chapitre « Algérie, de la guerre à la paix » qui représente le quotidien durant la guerre, les grévistes de la bataille d'Alger, puis l'indépendance, la victoire pour certains, une profonde tristesse pour d'autres. Aux images de liesse générale des Algériens répondent les expressions fatiguées, angoissées ou confuses des pieds-noirs et des harkis qui doivent quitter leurs maisons, leur pays et leurs vies.

À une période où l'histoire publique se développe et les moyens de médiation se diversifient, la mobilisation de la photographie par Tramor Quemeneur permet de porter un regard nouveau sur le sujet souvent abordé de la guerre d'Algérie. ■

Lina Louber